

## *Aristote, l'incomplet, le monstrueux et l'inachevé :*

Sujet : *Comment Aristote peut penser l'inachevé à partir de sa théorie de la génération notamment de celle des êtres incomplets ou monstrueux ?*

Aristote sait que la contingence du monde de la matière ne permet pas aux choses d'advenir totalement parfaites, ou totalement accomplies. Ainsi, dans la génération naturelle à laquelle il compare souvent la production artistique, il étudie non seulement la venue au monde des êtres qui naissent par nature achevés, mais aussi celle de ceux qui sont incomplets ou monstrueux. Aristote ne parle cependant jamais de l'inachevé en tant que tel, et notre but va être de voir comment ce dernier semble se rapprocher de ses préoccupations, et pourquoi finalement, il n'est pas possible de le penser à partir de cette théorie de la génération.

Dans *la Métaphysique*, Aristote définit comme étant incomplets les êtres ou objets auxquels une partie est retranchée par rapport à la fin qu'ils doivent atteindre. Si le retranchement se fait en général sur quelque chose de complet, cela ne veut pas pour autant dire que c'est la diminution d'un objet qui aurait été complet en acte. En effet, un vivant –ou une chose– peut être considéré comme incomplet, comme ayant une partie retranchée, quand cette partie est contenue dans la chose, mais retranchée de l'état présent, c'est-à-dire non actualisée. La partie en question ne peut cependant pas être indifférente, car « il faut que l'essence de la chose demeure. »<sup>1</sup> L'état dans lequel se trouvent les êtres considérés comme incomplets, est une étape nécessaire, qui fait partie de l'essence de la chose même, pour parvenir à la fin visée. Ainsi, le produit ne correspond pas encore à sa forme finale sans y être pour autant étranger –puisqu'il la contient. Le monstrueux quant à lui est une erreur, un accident dû à la contingence du monde sublunaire où est interdite une régularité absolue. Le monstre appartient bien à une espèce ou à un groupe donné, mais il est de forme imparfaite : la matière a dominé la forme. Ainsi, le monstre est le résultat de ce qui a été entrepris en vue d'une fin, mais qui a raté sa réalisation. « Les monstres sont des erreurs de ce qui advient en vue d'une fin »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Aristote, *Métaphysique*, Δ, XXVII 1024 a. trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire.

<sup>2</sup> Aristote, *Physique*, II, 8, 199 b 1. trad. A. Stevens.

Le monstrueux tout comme l'incomplet n'ont donc pas réalisé leur fin, et c'est en ceci qu'ils se rapprochent de l'inachevé. Aristote n'utilise pas le terme, mais il est possible de le définir comme un état accidentel, transitoire -"qui sert de passage"<sup>3</sup>- qui tend à l'achèvement ou la réalisation de la forme. C'est une étape plus ou moins longue, déterminant un objet, qui de ce fait a pour principale caractéristique de ne pas correspondre à sa fin. Nous avons vu qu'Aristote faisait des comparaisons entre la génération naturelle et la production artisanale. Nous allons continuer ce parallèle et partir de la théorie naturelle de l'incomplet et du monstrueux pour voir s'il est possible de la rapprocher de ce que l'on appelle l'inachevé en art.

Aristote caractérise et définit les vivants -ou les objets- selon le rapport qu'ils entretiennent avec la fin qu'ils visent et qu'ils sont censés atteindre. Pour savoir s'il est possible de faire un rapprochement entre l'inachevé d'un côté et le monstrueux et l'incomplet de l'autre, il suffit de voir si tous les trois entretiennent le même rapport avec la fin qu'ils visent. C'est ce que nous allons essayer d'étudier pour résoudre le problème.

En tant qu'état "qui sert de passage", on peut considérer que l'inachevé se rapproche de l'incomplet qui vise lui aussi, une fin à laquelle il n'est pas encore parvenu.

Mais l'inachevé ne peut pas faire partie du processus de réalisation du produit car c'est un état accidentel, dû à la contingence du monde. Il pourrait peut-être tenir lieu de travail préparatoire, mais en tant qu'accident ratant sa fin, il semble plutôt se rapprocher de la monstruosité.

Quoi qu'il en soit, Aristote juge de la qualité d'une production ou d'une génération selon la correspondance plus ou moins parfaite entre l'état du produit et la fin visée. Il faut voir si cette manière de considérer les choses peut être applicable à l'inachevé.

Aristote se penche essentiellement sur la génération naturelle, et lui compare, à titre d'exemple, la production artistique ; c'est dans ce cadre qu'il remarque que certains animaux naissent incomplets. En effet, au lieu d'avoir directement la forme de leurs parents, quelques uns parmi eux doivent passer par différents stades d'évolution qui semblent être étrangers à ce qu'ils visent. Il faut qu'ils se complètent pendant leur formation, c'est le cas des larves d'insectes ; « ce produit est alors incomplet ; car tous les animaux de ce genre ne produisent que des larves. »<sup>4</sup> Cet état intermédiaire présente des similitudes avec l'inachevé entendu comme interruption momentanée du processus de détermination. Au même titre que la larve, l'inachevé caractérise une œuvre incomplète, qui n'a pas atteint sa fin, et il se révèle être un état transitoire, un passage plus ou moins long vers l'actualisation de la forme. L'existence de ces deux états -l'incomplet et l'inachevé- est donc subordonnée au fait qu'ils se rapportent à une fin à laquelle ils ne correspondent pas encore, mais qu'ils

---

<sup>3</sup> Du latin *transitorius*, « qui sert de passage », de *transire*, qui ne dure pas, qui est une transition.

<sup>4</sup> Aristote, *Génération des animaux*, I, XV, §6. trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire

veulent atteindre. « Si donc les choses conformes à l'art sont en vue d'une fin, il est clair que les choses conformes à la nature le sont aussi. »<sup>5</sup> Ainsi, pour savoir si l'inachevé est larvaire, il faut comparer la génération des insectes au travail de l'architecte. Lorsque ce dernier construit une maison, il ne parvient pas immédiatement au résultat, il doit passer par plusieurs étapes. Il fait d'abord les fondations, puis monte les murs sur lesquels il posera ensuite la charpente et enfin le toit. Ce montage est constitué de stades, chacun étant une transition présentant la maison inachevée, incomplète. Cette division de la construction en phases, se fait sur le même modèle chez les insectes : il y a d'abord l'œuf, puis la larve, la nymphe, et enfin l'abeille, ou le papillon.

Mais il semble que la comparaison ne puisse pas être tenue pour le travail de l'artiste qui façonne la terre avec ses mains pour seuls outils. En effet, il semble évident que le potier qui arrête son tour avant d'avoir achevé sa coupe ne donne pas à voir une étape définie et déterminée de sa réalisation. Le processus de création du modelleur n'est pas divisible en étapes déterminées. Au contraire de l'architecte, ce qui apparaît est une masse informe de matière à partir de laquelle il est impossible de déduire la fin à laquelle l'artiste voulait parvenir. Si de la larve on pouvait déduire l'insecte, et des fondations la maison, ce n'est pas le cas de la matière informe. Cela signifie que dans la larve il y a l'essence de l'insecte, alors que dans la matière il n'y a pas l'essence de la coupe, puisqu'elle ne contient pas en elle le principe de son mouvement. Mais il serait possible d'objecter que la larve non plus ne le contient pas, puisque selon Aristote, l'essence, le principe du mouvement et de la génération, est donné par la substance du mâle, en l'occurrence le sperme. Or, les larves sont des êtres imparfaits qui ne reçoivent pas l'action du sperme. De ce fait, Aristote peut dire que « dans les espèces qui n'émettent pas de sperme, et où c'est la femelle qui dépose dans le mâle quelques éléments venus d'elle, la femelle agit à peu près comme quelqu'un qui apporterait la matière à l'artiste qui doit la façonner »<sup>6</sup>, c'est-à-dire comme un modelleur. Qu'est ce qui fait cependant que l'on ne peut pas rapprocher l'inachèvement de la coupe et l'incomplétude de la larve ? C'est que dans le second cas, la matière agit *comme si* elle était déterminée par un principe mâle : elle se meut seule et se dirige de ce fait vers sa fin et vers sa perfection. « Toutes les choses qui se produisent spontanément [...] sont toutes celles dont la matière peut se donner à elle-même un mouvement propre, *analogue* à celui que le germe lui-même détermine. »<sup>7</sup> Il n'est donc pas possible de mettre sur le même plan l'incomplétude de la larve et l'inachèvement du travail du modelleur. En effet, dans le premier cas, la fin est lisible dans le processus, alors que la glaise, tant qu'elle n'a pas atteint une forme déterminée, et en tant qu'elle ne se détermine pas elle-même, ne peut contenir aucune indication quant à sa forme finale.

L'inachevé est un état indéterminé, imprévisible, accidentel, qui ne contient pas de fin en soi et qui est dû à des causes contingentes, extérieures, et indépendantes au produit lui-même. Il se caractérise par une suspension de la détermination de la matière, pendant une durée indéterminée, à un moment indéterminé. De ce fait, par son indétermination et son imprécision, le produit inachevé se trouve dans une situation où il n'a aucun lien avec sa fin, ce qui

---

<sup>5</sup> Aristote, *Physique*, II, 8, 199 a. trad. A. Stevens.

<sup>6</sup> Aristote, *Génération des animaux*, I, XVI, § 5. trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire

<sup>7</sup> Aristote, *Métaphysique*, Z, IX. « *analogue* » n'est pas souligné par Aristote dans le texte original. trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire

n'est pas le cas de l'incomplet. L'inachevé ne peut donc pas être larvaire puisqu'il suppose de la matière sans forme -c'est-à-dire une matière où la forme ne serait même pas en puissance- et qu'il considère celle-ci sous un angle plastique plutôt qu sous une perspective tectonique. En effet, si l'inachevé n'a aucun rapport avec sa fin, l'incomplet fait partie intégrante du processus de création du produit. Toutes les phases contiennent non seulement l'essence de la chose, mais font en plus partie de cette essence et de son actualisation. Il est donc faux de dire que la maison à laquelle il manque le toit est à la fois inachevée, et incomplète. Si l'inachevé touche essentiellement le travail du potier, et non pas celui de l'architecte, c'est parce que ce dernier utilise des outils, mais aussi parce qu'il part de matériaux déjà déterminés : les briques et les poutres prévues pour la maison sont déjà formées, il ne reste plus qu'à les assembler. Les parties sont travaillées en vue d'une fin et par là même la contiennent. La matière du potier quant à elle est brute, elle a une forme préalable -le bloc pour le marbre, le pavé pour la glaise,...- qu'il va devoir travailler et modifier pour la mener à son accomplissement. Comme l'explique Aristote, la difficulté vient du fait que ce n'est pas la forme, comme chez les mammifères, qui est le principe de production de la matière, mais que cette dernière, comme chez les oiseaux, préexiste. La forme ne s'impose donc pas de l'extérieur et ne produit pas une œuvre par l'organisation de matériaux. Si l'inachevé a surtout lieu dans ce qu'Aristote appelle le *plastein*, c'est parce que dans ce domaine, la forme part de la matière et la suit. L'artiste doit donc composer avec la matière dans les deux sens du terme ; il s'agit à la fois de créer quelque chose, et en même temps de faire des concessions pour s'accorder avec elle. Cette technique qui consiste à façonner, à étendre avec la main un matériau plastique est opposée à ce qu'Aristote appelle le *tekton* où la forme s'applique de l'extérieur et domine -comme c'est le cas pour l'architecture. Etant donné que le *tekton* consiste en l'assemblage de parties déterminées en vue d'une fin spécifique, l'arrêt de la construction produit un état incomplet, mais déterminé, prévisible, qui contient sa propre fin et le schéma de son achèvement. Ce qui est inachevé ne présente que de la matière sans forme, et n'a donc de ce fait aucun lien direct avec le résultat final. Le stade larvaire fait ainsi partie de l'essence de l'insecte, tout en contenant en lui le principe de développement, d'actualisation de l'étant. Ainsi, dire de la larve qu'elle est un « produit incomplet », cela ne veut pas dire qu'elle a été complète, achevée et qu'on lui a enlevé une partie qu'elle n'aura plus. Cela signifie qu'elle a une partie retranchée par rapport à la fin qu'elle vise, mais que cette partie est tout de même en elle, et qu'il faut qu'elle l'actualise. La forme n'est pas encore totalement appliquée, mais cela ne nuit pas à l'essence du produit ; même si la larve n'en a pas la forme, elle est tout de même un insecte en puissance.

Ainsi, contrairement à l'incomplet, l'inachevé n'est rien par lui-même ; il n'est ni une étape nécessaire du processus de création, ni un passage pour parvenir à l'actualisation d'une fin. Tout au plus pourrait-il être un travail préparatoire, une ébauche à partir de laquelle il serait possible de créer autre chose.

Ce qui est inachevé ne contient pas assez de détermination pour participer à l'actualisation de la forme du produit, pour lui faire réaliser sa fin, mais peut-être pourrait-il servir de norme. Il s'agit d'entendre ici le terme, non pas en sens positif de modèle absolu, mais sous son aspect négatif. Il serait en effet une sorte de critère, de règle à laquelle il serait possible de se rapporter pour régler sa production, et l'améliorer. Autrement dit, ce qui est inachevé serait en quelque sorte une ébauche à partir de laquelle on pourrait créer d'autres produits. L'ébauche est un état indéterminé et peut de ce fait, être indifféremment telle ou telle. Pour un même produit, il pourrait donc y avoir plusieurs ébauches qui seraient ainsi des moyens pour parvenir à la fin désirée. Mais, la conception aristotélicienne n'admet pas l'ébauche, car il n'est pas possible qu'un objet suspende sa détermination, et que quelque chose d'indéterminé serve de modèle à un produit qui lui serait déterminé. Au contraire, tout étant visé l'accomplissement de sa fin, et il n'y a qu'un seul moyen qui soit adéquat pour y parvenir. Modeler une coupe demande un savoir technique qui ne requiert aucune délibération, il y a une méthode déterminée qui permet de parvenir à un résultat parfait. « Assurément, l'art ne délibère pas, et si l'art de construire les navires était dans le bois, il produirait semblablement à la nature. »<sup>8</sup> Aristote montre ainsi que, comme la nature, lorsque qu'un artiste entreprend la production d'un objet, il a déjà l'idée de ce qu'il veut faire, il sait ce à quoi il veut parvenir. Etant donné que l'art, comme la nature, agit en vue d'une fin, tout va être mis en œuvre pour actualiser cette fin. Or, il n'y a qu'un seul moyen pour le faire, et l'artiste ne peut pas délibérément décider d'en utiliser un autre qu'il sait inadéquat, et qui produira une forme qui ne correspond pas au projet initial. Le modeleur ne peut pas vouloir sans contradiction, faire un objet qui serait déterminé à être indéterminé, dont la fin serait de ne pas correspondre à sa fin. Ainsi, Aristote ne pense pas l'ébauche, et ne peut donc pas envisager l'inachevé sous cet aspect. En effet, il n'est pas possible qu'une œuvre imparfaite, inachevée, puisse servir de norme, de modèle, à la production d'un étant, puisque la norme doit être immatérielle et parfaite. Ainsi, la seule norme pour Aristote, c'est-à-dire le seul principe de production possible, c'est la forme.

Ce qui est inachevé ne peut donc pas servir à la création d'autres produits, puisque pour Aristote, toute production ou génération se fait en vue d'une fin qui est alors principe, c'est-à-dire cause organisatrice et ordonnatrice qui donne la figure. « Principe veut dire la cause initiale qui fait naître une chose, sans en être un élément intrinsèque, et ce dont sort primitivement et naturellement le mouvement de la chose, ou son changement. »<sup>9</sup> Toute production vise donc une fin qui est à la fois le résultat de son processus de création et le principe de ce même processus. L'œuvre achevée correspond donc parfaitement à l'idée de départ. L'architecte a pour fin de construire une maison, et c'est ce projet qui va être à l'origine du chantier. La construction ne se fait pas par ébauches successives, elle se base sur des plans précis qui définissent les différentes étapes de la construction. La production se définit ainsi comme actualisation de la forme qui existe en puissance dans la matière. La forme est donc nécessairement immatérielle, elle donne forme à la matière

---

<sup>8</sup> Aristote, *Physique*, II, 8, 199b. trad. A. Stevens.

<sup>9</sup> Aristote, *Métaphysique*, Δ I, 1013a. trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire

et ne peut donc pas exister en tant que telle. Elle est un acte. L'idée immatérielle préexiste ainsi à l'œuvre matérielle, et est le moteur de son exécution ; « la santé vient de la santé, comme la maison vient de la maison, celle qui est matérielle venant de celle qui ne l'est pas. »<sup>10</sup> L'ébauche, en tant qu'étant particulier, ne peut donc pas être ce principe puisque cela signifierait qu'elle est la fin à atteindre, et il n'est pas possible de créer à partir de quelque chose qui soit inachevé. Le principe de production ne peut non seulement pas être matériel, mais en plus il ne peut pas être imparfait<sup>11</sup>.

Ainsi, si l'artiste produit quelque chose d'inachevé, ce n'est donc pas de façon volontaire ; il visait bien une fin, mais il l'a raté. Ce qui est inachevé n'est donc pas un préalable à la forme, un moyen de parvenir à l'achevé, c'est la conséquence d'un processus de création qui n'a pas aboutit. Le principe était vicié, l'objet produit n'a pas actualisé sa fin, n'a pas atteint sa forme, c'est ce qu'Aristote appelle un monstre. « Dans les choses ratées, certaines sont entreprises en vue d'une fin mais échouent, (...) les monstres sont des erreurs de ce qui advient en vue d'une fin. » Le monstre se caractérise donc par le fait que le principe, la forme n'a pas pu s'appliquer à la matière. Tout comme pour la coupe inachevée, la matière domine, puisque dans le monde sublunaire, la régularité absolue n'est pas possible.

Mais cette domination de la matière n'est pas celle, nécessaire, conforme au télos, qui représente le contingent régulier -permis par la formule « la plupart du temps »- qui permet par exemple, la production de femelles dans les espèces. Bien au contraire, le monstre et l'inachevé sont le résultat de l'intervention de causes extérieures et contingentes, qui font que le produit obtenu ne correspond pas à ce qui arrive la plupart du temps. « Il est nécessaire que des femelles soient engendrées chez les animaux. Le monstre, lui, n'est pas nécessaire en vertu de la cause « en vue de quoi », c'est-à-dire de la cause finale, mais d'après une nécessité accidentelle. »<sup>12</sup> Ils sont aussi imprévisibles que rares. Tous deux sont de l'ordre de l'accident, de la nécessité aveugle, du mécanisme causal non-conforme au mécanisme reproductif, qui aboutit à la génération et à la production de l'irrégulier. Si le véritable monstre pourrait en quelque sorte être défini comme un « hapax », sa singularité n'est pas sa seule caractéristique. « Accident s'entend d'une chose qui est attribuée à une autre, dont elle est dite avec vérité, sans que ce soit cependant ni une nécessité, ni même le cas le plus ordinaire. »<sup>13</sup> C'est le second critère d'Aristote, le monstre « contrarie l'ordre établi. »<sup>14</sup>, il est rare, inhabituel. En effet, en général, la nature produit des vivants viables, et le potier des coupes. Si la vigne qui produit des raisins blancs n'est pas regardée comme une monstruosité quand elle en donne des noirs c'est « parce que c'est là le fruit qu'elle produit le plus habituellement »<sup>15</sup> Mais les monstres, tout comme ce qui est inachevé, sont des états dû à la contingence et au hasard, et qui relèvent donc de l'inaccoutumé. Ce pourquoi les bovanthropes d'Empédocle, créés par l'assemblage aléatoire de parties différentes nées de la terre ne peuvent pas être considérés comme les préliminaires d'un vivant déterminé, d'un vivant inachevé, mais comme des

---

<sup>10</sup> Aristote, *Métaphysique*, Z, VII, 1032 b. trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire

<sup>11</sup> Est imparfait pour Aristote ce qui n'a pas réalisé sa forme et qui n'a donc pas atteint sa fin.

<sup>12</sup> Aristote, *Génération des animaux*, IV, 2, 767b. trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire

<sup>13</sup> Aristote, *Métaphysique*, Δ, XXX. trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire

<sup>14</sup> Aristote, *Génération des animaux*, IV, III, §32. trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire

<sup>15</sup> Aristote, *Génération des animaux*, IV, III, §32. trad. Jules Barthélemy-Saint-Hilaire

monstres. Il est impossible de faire intervenir de l'indéterminé dans une production finalisée.

Il semblerait donc que les caractéristiques de ce qui est inachevé recourent celles du monstrueux ; tous deux laissent un écart entre le terme final et le terme initial, ce qui traduit dans les deux cas une erreur de finalité. Cependant, le monstre peut avoir une existence en tant que telle, il est définitivement monstre, ce qui n'est pas le cas de l'inachevé. En effet, ce dernier est réellement indéterminé, c'est-à-dire qu'il attend une détermination, ce qui n'est plus le cas du monstre qui se trouve dans un état définitif. Le problème du point de vue d'Aristote, est qu'il juge tout état en fonction de sa fin sans le replacer dans son contexte, dans son temps. Ainsi, on pourrait dire que le monstre se différencie de l'inachevé en ce que sa forme ou sa fin est définitivement ratée, et qu'elle n'est plus susceptible d'être actualisée. Si le monstre n'évoluera plus, ce n'est peut-être pas le cas de l'inachevé qui n'est pas un raté, mais en train de parvenir à sa fin.

Considérer un objet inachevé comme étant un monstre, c'est considérer que l'état dans lequel il se trouve est définitif, et qu'il n'est pas susceptible d'évoluer pour correspondre à sa fin. Aristote pense la production des objets par phases successives, mais ne les traite pas dans leur lente évolution où la différence entre deux moments est infime. Ainsi, la construction de la maison se fait par étapes, l'évolution du cocon au papillon par stades déterminés et définis. Les produits ne sont donc pas pensés dans le temps, leur évolution est étudiée à travers des moments clefs, issus du processus de création, mais n'ayant plus aucun rapport avec lui. Ce sont en quelque sorte des instantanés sortis de leur contexte. Or, l'inachevé ne peut être pensé que dans le temps vu comme possibilité de création, c'est pour cette raison qu'Aristote ne peut pas l'étudier en tant que tel.

Si l'on *fige le temps*, comme le fait Aristote, pour étudier l'inachevé et que l'on considère la coupe du potier dans l'état d'abandon dans lequel elle se trouve lorsque la création a été interrompue, celle-ci sera alors forcément un monstre, pour deux raisons. Tout d'abord, sa formation ne pouvant, comme nous l'avons vu, se diviser en étapes déterminées, la coupe se présentera sous une forme inachevée, elle ne correspondra pas à sa fin, et elle n'y correspondra jamais. L'état dans lequel elle se trouve est définitif, elle a raté sa fin, elle n'est pas parvenue à actualiser sa forme, elle est un monstre. Ensuite, si on considère que pour Aristote tout étant vise l'actualisation de son être, de sa forme, et que de ce fait un objet doit forcément être déterminé, il n'est pas possible d'envisager que la coupe soit inachevée, puisque cela implique qu'elle soit suspendue dans sa détermination pour un temps indéterminé. Aristote ne peut donc pas penser l'inachevé, car la suspension de la détermination -qui est passagère dans une pensée qui considère le temps, devient un état définitif dans une pensée qui le suspens. Or un état définitivement -ou indéfiniment- indéterminé n'est pas possible pour Aristote selon lequel un objet ne peut pas rester indéterminé. En effet, il doit viser la réalisation de son être, parvenir à

une fin ou forme dans le meilleur des cas, ou au pire, parvenir à un état définitif comme celui du monstrueux.

Ainsi, si Aristote assimile monstre et inachevé c'est parce qu'il ne pense pas les objets dans le temps, alors que l'inachevé n'est un état qui n'existe que parce qu'il est susceptible de devenir autre chose, que parce qu'il s'inscrit dans une durée. Le temps permet en effet de faire la différence entre les deux : le monstrueux a raté sa fin, et aucune évolution en vue du mieux n'est possible, il ne contient plus de futur. A l'inverse, l'inachevé n'a pas encore atteint sa fin, et peut donc l'actualiser, mais ne contient pas son futur comme détermination. Cette dernière reste à accomplir au fil de la création. Aristote raisonne par étapes, il a une pensée de l'édifice, c'est-à-dire que la production est vue comme une composition de la matière pour engendrer une forme. On ne passe pas par l'ébauche ou l'informe puisque les parties s'assemblent, mais cette manière de produire n'est pas applicable au potier. En effet, ce dernier travaille la matière qui n'est pas divisible en parties ; de ce fait la production ne peut pas être scindée en différentes étapes, et tout arrêt dans le processus de détermination présente l'objet comme inachevé. Le potier façonne donc sa coupe sans passer par des stades définis et déterminés, mais par des ébauches qui révèlent les différences infimes qui constituent l'étirement de la matière. Cette manière de produire s'apparente à l'effigie, c'est-à-dire qu'il y a une succession de naissances qui est progressive, et d'ébauche en ébauche, on parvient à la fin. Si Aristote ne peut pas penser l'inachevé, c'est parce que celui-ci se rapproche plus d'une théorie de l'effigie, et qu'il n'est pas possible de le comprendre en lui appliquant une théorie de l'édifice.

Mais il semble qu'Aristote ne puisse pas s'y prendre autrement pour analyser le mouvement d'un objet ou d'un vivant vers sa fin. En effet, sa méthode est la seule possible, non seulement parce qu'il ne dispose pas des connaissances scientifiques nécessaires à ce genre d'observation, et que de ce fait il se trouve incapable de faire le film détaillé du mouvement continu de la forme et de la matière, mais aussi parce que c'est la condition de l'analyse. En effet, même avec une narration plus détaillée du processus, il n'y aurait que des arrêts sur mouvement, puisque le langage est un instrument fait pour découper dans le réel des séquences, sans pouvoir dire la durée réelle. Le langage ne peut pas faire autrement que de figer les scènes, puisqu'il est conditionné par l'intelligence. Or, cette dernière n'est pas capable de comprendre le mouvement puisque « l'intelligence humaine se sent chez elle tant qu'on la laisse parmi les objets inertes [...] et que notre pensée, sous sa forme purement logique, est incapable de se représenter la vraie nature de la vie, la signification profonde du mouvement évolutif. »<sup>16</sup>

Si l'impossibilité de penser le mouvement et son corrélat –le temps- est générale, alors, cela signifie que ce n'est pas la véritable raison pour laquelle Aristote se trouve incapable de penser l'inachevé. Le problème en effet, ne se situe pas au niveau de la saisie du temps, mais dans la manière dont celui-ci est conçu. Aristote le considère ainsi non pas comme possibilité de création, comme devenir qui se détermine peu à peu au fil des choix, mais comme accomplissement de ce qui existe déjà en puissance. Ainsi, tous les objets contiennent dans chacun des moments de leur évolution, toutes les déterminations qu'ils auront à actualiser. De ce fait, à l'inverse de l'inachevé,

---

<sup>16</sup> Bergson, *L'évolution créatrice*, introduction, p VI, édition Puf.



le possible, et par là même la création sont exclus. Si Aristote ne peut pas penser l'inachevé, c'est donc parce qu'il ne peut penser ni l'incertain, ni la création. Pour qu'un objet soit parfait, il faut que ce qui est atteint à la fin ait été prévu depuis le début, qu'il y ait une adéquation parfaite entre le terme initial et le terme final. Ce n'est pas toujours le cas de l'objet qui est passé par l'inachèvement, puisque non seulement l'indécision le traverse de part en part, mais il arrive aussi qu'un produit soit commencé, sans même savoir ce à quoi il est destiné.

La dernière raison pour laquelle Aristote ne peut pas traiter du problème de l'inachevé, est qu'il s'intéresse avant tout au vivant, et que l'art n'est qu'une analogie à usage pédagogique. Son étude du monstrueux se fait à partir de la production naturelle, de laquelle il tire la majorité de ses exemples, et la génération naturelle ne laisse pas de place à la création. Dans la *Génération des Animaux*, il n'est presque question que de production naturelle, et les quelques exemples de production artistique et plus généralement humaine sont pensées en fonction de la nature. Etant donné que dans cette dernière, il n'y a pas de place pour l'indéterminé et donc pour l'inachevé, il en va de même pour l'art. En effet, il n'est pas possible de penser l'inachevé dans la nature, puisque toute production est finalisée et finit par être déterminée, que ce soit de façon positive ou négative –comme le monstre. La comparaison entre l'art et la nature ne peut donc être tenue jusqu'au bout. Les deux domaines ne peuvent être pensés avec les mêmes catégories, puisque les transformations ne se font pas du tout au même niveau. Ainsi, ce n'est pas dans la génération naturelle qu'il faut chercher à comprendre la production de l'art, puisque ce sont deux domaines bien distincts.

Aristote ne peut pas donc avoir une pensée de l'inachevé puisqu'il ne peut pas envisager l'indétermination de la création. Tout objet et toute production sont par avance déterminés, ce qui est la règle dans la nature. Dire de l'inachevé qu'il est comparable à l'incomplet signifie qu'on le considère comme passage menant vers autre chose, et que ses déterminations lui sont momentanément retranchées ; mais dire qu'il se rapporte au monstrueux, c'est le penser comme un état définitif. L'œuvre inachevée n'est ni l'un ni l'autre, elle se trouve dans un état d'abandon qui la laisse ouverte au champ des possibles. Elle ne contient rien d'autre que ce qu'elle présente effectivement au moment où elle est regardée. La forme n'est pas encore atteinte, mais se détermine au fur et à mesure de la création, au fil des choix et des possibilités qui s'ouvrent à elle. L'inachevé se caractérise ainsi par une tension vers la forme qui n'est pas encore, il est en devenir et contient en lui le possible. Or, Aristote semble ne penser le possible et la nouveauté que comme monstrueux, c'est-à-dire que du point de vue de la génération, et non pas de celui de la création. Son intérêt principal ne semble donc pas se porter sur l'art, et la comparaison qu'il entretient entre les deux domaines tout au long de son ouvrage est à usage pédagogique. La manière dont il envisage le temps ne lui permet pas de penser l'inachevé qui réclame pour condition le temps comme

possibilité de création, et non pas comme actualisation de ce qui existe en puissance. Quoi qu'il en soit, l'inachevé permet à l'artiste de tâtonner pour mieux déterminer ce qu'il veut faire, pour expérimenter son projet et comprendre comment il va devoir travailler la matière pour composer avec elle.